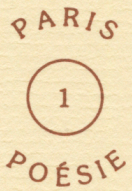
SOUAD AL-SABAH

A MON FILS

Traduit de l'arabe
par
ASMAHANE BDEIR
et GUILLEVIC



EDITIONS AL-MUTANABBI

A mon Fils

Droits réservés pour tous pays
Traduction française et Préface
EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris

ISBN 2-908226-01-4

Collection *Littératures*
dirigée
par ASMAHANE BDEIR

PREMIÈRE ÉDITION
Septembre 1989
N° d'éditeur: ISBN 2-908226
Dépôt légal: Septembre 1989
EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris

SOUAD AL-SABAH

A MON FILS

Traduit de l'arabe
par
ASMAHANE BDEIR
et GUILLEVIC

PARIS
1
POÉSIE

EDITIONS AL-MUTANABBI

A mon Fils

A mon Fils,
A celui qui, malgré son jeune âge était un homme,
A celui qui était joie, gaieté, compagnon, ami,
En un temps où cela devient rare,
A celui qui était béni et dont le souvenir demeure béni,
A mon enfant et à toutes les mères vieillies par les larmes,
Je dédie ces mots.

Ouverture

Ah, la bonne nouvelle ! Ma plume court, balbutie,
raconte.
Avec le désespoir, la léthargie, la crise,
Je la croyais morte, mais son silence n'était que masque
Et voici qu'après deux ans, elle me revient pour
moduler à mezza-voce ce que j'aime.

★

Ah, la bonne nouvelle ! L'espoir renaît à l'horizon de
ma vie
Et mon âme se réjouit, après mon sommeil chante
ma plume
Et moi je la couvre d'une pluie de baisers.
La plume du poète ne connait pas la mort.

★

Ma plume : baume pour ma peine, remède à
mes plaintes,
Ressuscite joie et espoir dans mon triste cœur.
Mes mots exhalent tendresse et affection.
C'est la lumière de la vérité que laissent entrevoir
leurs lettres.

★

Ici, les poèmes que je psalmodie pour l'âme de mon fils
bien-aimé,
Pour les miens, pour tous ceux que j'aime, pour les droits
que l'on viole.
C'est avec toutes les larmes d'une mère affligée
Que, depuis mon exil, je dirai ces poèmes, ah qu'il est
dur d'être exilé !

★

Ma plume que j'affectionne avait, de moi, la nostalgie
Et quand de toute ma nostalgie je l'ai étreinte
Il m'a semblé que l'encre sous mes doigts pleurait de joie
Et que c'était la grâce de Dieu que chantaient mes lettres.

★

Oh, ma plume, oh mon enfant spirituel, oh le plus beau
des dons !
Oh ma plume, oh jouissance de l'âme, oh inspiration !
Dans l'épreuve que traverse ma vie, tu gardes ton orgueil,
Tu panses mes plaies avec l'amer lamento que tu fonds.

★

Oh ma plume, tu es l'amie, la meilleure amie de ma vie,
Tu es la plus sûre des compagnes là où l'on est sans
compagne.
Chaque fois que se consume mon cœur, tu éteins
ma brûlure
Et si je suis submergée par les flots, tu me sauves
de la noyade.

★

Toi, action qui jaillit de mes mots,
Toi qui seule connais les douleurs et les secrets de ma vie,
Oh toi, fidèle au pacte de fidélité comme sont les purs
et les prophètes !
Oh mon ange qui m'inondes de grâce !

★

Oh toi qui du vivant de mon fils était ma confidente,
et qui le restes,
Toi, ma partenaire dans tout ce que tu connais de moi,
Toi qui dans la tragédie partages ma douleur
Et chantes avec moi si les jours s'éclairent.

L'Avion de la mort

Dans un gémissement étouffé mon fils bien-aimé
m'a appelée :
Au secours, maman, viens vite !
Maman, de l'oxygène !
Prends-moi dans tes bras, j'ai mal, sauve-moi !
Prends-moi contre toi, embrasse-moi, enlace-moi,
réchauffe-moi,
Je suis secoué au plus profond de moi,
Le cachet dans ma poche, prends-le, ma main n'a plus
de force.
Mets-le dans ma bouche, ça ira mieux peut-être, dans
un moment.
Arrache cette cravate, qui m'étrangle.
Quelle insupportable douleur !
Aide-moi, aide-moi !

*

Après avoir dit ces mots, il s'est affalé comme un
poussin que l'on poignarde.
Mon cœur plein d'angoisse, plein d'une douceur extrême
s'est élancé vers lui,
Mon fils, toi le trésor de mes jours, le rêve de mes années,
Oh ! jeunesse que je n'avais qu'à contempler pour me
sentir neuve !
Si ses douleurs avaient étreint mon corps !

Ah, l'avion de la mort qui ébranla ma foi !
J'ai dit au commandant : retourne à la terre et qu'elle
m'enveloppe,
Peut-être trouverai-je là un médecin, un secours
Qui nous protègeront de la mort, de la catastrophe.
Je me noie dans un océan de brûlantes larmes.
Je crie ma passion, dans un gémissement, je délire.
Ma folie s'affole, désespoir, oh !

Comme j'ai prié Dieu de toute ma foi
Pour qu'Il éloigne la mort de celui qui est ma couronne
de gloire !
Maintenant il est sur mon cœur, il ménage le désespoir
avec douceur, avec tendresse
Et d'un cœur soumis il reçoit la mort.
Oh ma vie, accrois ma souffrance, éprouve-moi,
Je n'ai plus rien à te demander
Après que se soit effondrée la forteresse que j'ai bâtie.
Il était l'ultime et fidèle asile de mon avenir.
Il était la lumière et la consolation au noir de ma nuit
flouée.
Il était mon bien et ma fortune : le rêve de mes années.

Ah ! si

Ah ! si ma mère m'avait donné le jour avant l'ère de l'Islam !
Au temps de ceux qui enterraient leur fille, vivante, à la naissance,
Avant qu'elle ne devienne mère, qu'elle ne donne de tendres fleurs,
Avant qu'elle n'ait à connaître la mort de son enfant,
Sa souffrance et les couleurs du plus grand des malheurs !

★

Ah ! si ma mère m'avait enterrée vivante à l'heure de ma naissance !
Quand elle accoucha de moi, c'est pour endurer mon destin qu'elle me mit au monde !
Ah ! si ma mère parmi les visions qu'elle rêva ne m'avait pas désirée !
Me voici brisée par les drames, anéantie par les épreuves !

★

Ah ! si Dieu lorsqu'Il me destina cette vie
N'avait pas fait de moi un être humain avec dans son
cœur son malheur,
Mais un papillon dans l'espace, une plante dans la
nature !
Un rai de lumière dans les ténèbres, un chant sur des
lèvres !

★

Ah ! si les miens m'avaient donnée à la tombe le jour
de mes noces !
S'ils m'avaient crevé les yeux, s'ils avaient achevé mes
jours
Avant que le destin ne m'arrache le plus profond de mes
entrailles
Et qu'il ne me rejette dans la solitude des noirs rivages !

★

Ah ! si nous vivions éternellement les jours de notre vie !
Chaque fois que je regarde, mon fils est à côté de moi !
Chaque fois que je tends la main, il est là, il m'enlace
Et je ne redoute plus les trahisons du présent et de
l'avenir.

★

Ah ! s'il ne me restait plus que quelques heures à vivre,
Avec quelle joie je m'en irais retrouver Dieu
Pour rencontrer celui qui fut le baume de mon cœur,
Contempler le charme de ses yeux, respirer son parfum !

★

Ah ! si l'homme pouvait, dès le départ, connaître son destin,
Les pires des drames ne le surprendraient pas
Et les coursiers de la patience n'effaceraient pas ses traces
Et les événements de sa vie, du berceau jusqu'au cimetière, il les regarderait.

★

Ah ! si nous pouvions comprendre ce qui arrive quand le rideau est tombé
Après que la mort se soit emparée du héros de la pièce !
Est-ce l'anéantissement puis la résurrection, une nouvelle naissance, un recommencement
Qui unissent ceux qui s'aiment dans la vie éternelle ?

★

S'il en est ainsi, ô mon Dieu, hâte-toi de mettre un
terme à mon destin,
Libère-moi de ma souffrance, ô toi l'Unique !
Rapproche pour moi l'ultime échéance,
Donne-moi la résurrection, avec mon fils bien-aimé
réunis-moi.

Avez-vous oublié ?

Avez-vous oublié Moubarak, serviteur de Dieu,
Lui, par qui le monde était béni ?

Que de fois, vous dormiez alors que lui veillait,
Pour voir la paix asseoir son règne sur la nuit.

Pour ses amis, il était un cœur aimant,
Une lumière d'amour éblouissant les yeux.

Une fraîcheur comme l'ondée dans la paume des cieux,
Une fierté de vivace grandeur.

Il avait le cœur des enfants innocents,
Tout de bonté, de pureté, de loyauté.

Ô toi, si vaillant, toi qui, des hommes fus l'honneur,
Qui d'entre vous, en quelque lice, peut à lui, se mesurer ?

Avez-vous oublié qu'il est le « faucon du Golfe »
Rayonnant de visage, embaumant de senteurs,

Eblouissante page de tous les livres,
Toujours la tête haute et de haute valeur,

Et son nom gravé au cœur de mon pays
En dépit des ennemis restera immortel.

Si vous croyez être devenus des astres,
Il est, lui, le soleil qui de nuées vous voile.

Ne dites pas qu'il cherche le pouvoir,
Il est au-dessus du pouvoir et combien supérieur,

Lui qui, dans chaque cœur, a sa demeure,
Ne voit que dérision dans le pouvoir.

Un jour au paradis

Ô monde de douleurs, j'erre parmi tes nuits obscures,
Je les endure... et je ne sais ni où ni quand je les
rencontrerai,
Combien, pour les défier, ai-je forcé ma foi, ma
constance,
Mais du monde, de sa teneur, je n'ai cueilli que ma
désespérance.

Moubarak m'était un monde d'amour à qui je me
confiais,
Il m'était espoirs dont je vivais, rêves que je chantais,
A les couver, à les garder, j'avais coulé ma vie entière,
Vers l'avenir lourd de promesses, j'allais d'une
démarche fière.

Comment, oh comment le destin est-il venu tout
m'arracher,
Me plongeant dans des ténèbres qui m'affligent et que
j'afflige,
Comme si dans les abysses j'étais une vague égarée sans
rivage !

Ô mon enfant...
Mon seul trésor de ce monde et de tout ce qu'il recèle,
Réponds...
Qui le vaincra, qui l'éteindra ce feu qui jaillit ?
Ne vois-tu pas mes jours et leurs si dures nuits,
Leurs minutes qui me torturent, leurs secondes qui me brûlent,
Et notre riante demeure, voici qu'elle a perdu ses chants,
Et l'ombre du marchand de malheur la hante toute maintenant,
Et les lumières des lampes vont s'éteignant au fond des yeux,
Jusqu'à l'éclat des fleurs qui se meurt dans les vases,
Seule reste, si belle ta photographie... à qui je voue ma vie,
Que j'enlace de mon âme.... que j'abreuve de mes pleurs.

Ô douleur d'un cœur de mère quand sont morts tous ses
désirs,
Ni la plainte ne le berce, ni la patience ne l'apaise,
Défunte est la joie du monde... elle vit en sa tragédie
Jusqu'à ce que son temps s'achève, que l'âme à Dieu soit
appelée,
Et qu'elle entende, au paradis de l'Eternel, l'appel de son
enfant.

Ciel, verse ta pluie

Oui...
Ciel, verse, verse ta pluie !
Notre drame est le même à travers les nuits,
Pleure avec moi maintenant qu'a disparu
Celui à qui j'ai offert tous les pleurs de ma vie.

J'ai perdu tout désir, tout espoir,
J'ai perdu celui qui, de tout ce que j'aimais
Etait le plus doux des sens, le plus beau des dons,
Oui... ébranle l'univers dans mon cœur,
De violents tremblements sont là qui répondent à l'appel.
La tristesse me dérobe l'existence.
De toute mon ardeur, je désire l'anéantissement.
Je déteste la vie et tout ce qui appartient à la vie,
Je déteste l'amitié et les amis.
Je déteste la frivolité et les frivoles,
L'excès d'ingratitude, le manque de fidélité.

Oui...
Fais éclater ton tonnerre pour que de ma douleur
J'entende l'écho.... J'ai perdu tout espoir,
Plus jamais ne tariront mes larmes,
Jusqu'au jour de notre rencontre elles
m'accompagneront.

Oui...
Anéantis tout ce qui est là.
Maintenant que mon fils n'est plus, toute chose m'est
devenue néant.
Oui, verse ta pluie, fais moi fondre de douleur,
Fais de moi une goutte d'eau dans l'eau de ton torrent
Pour que peut-être je coule sur son tombeau
Et qu'à l'infini je lui fasse boire mon affliction,
Pour que peut-être je tombe sur une terre aride
Pour que revivent ceux qui meurent de faim,
Pour que revivent ceux qui ont soif,
Oui, ciel, verse, verse ta pluie.

Déverse des torrents pour que j'apaise mon ressentiment
Contre les rancuniers et les scélérats,
Pour que je les extirpe de ma conscience
Et que du sang, la révolte se consume.
Mes larmes s'agenouillent alors devant Dieu.
Je retrouve dans sa lumière ma sérénité.
Peut-être, ô mon Dieu, auras-tu pitié de mon deuil,
De ma couronne d'épines arrache celles que tu voudras.

Cœur trompeur

Comme je l'ai trompé... mon pauvre cœur
Combien de fois ma main a-t-elle de ce cœur ôté le
poignard ?
Et sans conviction je lui répète :
Demain la fêtre embellira notre maison
Car demain c'est le vingt-neuf
Que mon enfant comme la pleine lune
Achevant ses treize lunaisons
Sa treizième année achèvera.

Et le cœur répond.... assez d'illusions,
La fête est finie et sans un adieu
S'en est allé le bel espoir radieux
Au cœur du jour
Il ne reste plus un rai de lumière
Au goût de vivre
Il ne reste plus une raison
Et de la vie il ne reste
Que lassitude et gâchis.

Où sont les sourires de tes lèvres ?
Et les cadeaux de fête débordant de tes mains
Et les fleurs qui t'accueillent
Et les bougies illuminant les bosquets
Et l'univers riant dans tes yeux
Et Moubarak riant dans tes bras ?

Si c'était fête, nous aurions décoré notre demeure,
Nous aurions apporté pâtisseries et fleurs,
Sur leurs corolles les lumières auraient déferlé
Toute la nuit au son des luths nous aurions veillé !
Mais de notre jardin le printemps s'est perdu,
La lumière s'est évanouie et le feu s'est éteint.

Révolte

Demande à celui qui de ses vœux me réclamait et
chantait de joie à ma vue
Pourquoi les nuits l'ont tant changé qu'il m'a, ô mon
Dieu, reléguée dans l'abîme de l'oubli ?

Les affaires de ce monde l'ont détourné de moi après que
j'eus été son exclusif amour.
Ô toi l'errant qui mis mon cœur en fusion, qui défloras
le printemps avant l'heure,
Toi qui me fis perdre la vérité, en répandant les
ténèbres dans ma conscience,
Toi qui me livras aux tourbillons du sort qui ébranlent
mon être,
Où sont les affres de notre amour, nos vœux murmurés,
Le printemps sur nos collines, l'écho de nos chansons.

En vérité, les fleurs s'abreuvent d'eau comme l'amour
de tendresse.
Comment me contenterais-je de tes mots au bout du fil,
hâtifs, mesurés en seconde ?
Non, je jetterai mes liens au feu, je ne suis pas de celles
qui s'avilissent face au geôlier !
A notre roman d'amour je tournerai le dos et chanterai
la grandeur de toute absence.

Questions

Tes camarades m'interrogent :
Nous n'avons pas vu depuis deux mois Moubarak, le
bien-aimé ?
Si je leur réponds : il est en voyage,
Ils me disent : jusqu'à quand durera ce voyage ?
Voici que revient l'été sur nos plages et lui il n'est pas là.

Oh ! mes enfants, ainsi fut avec nous le cruel destin.
Ainsi, il m'enleva le plus cher de ce que je gardais pour l'avenir.
Ainsi, il me prit mon bien-aimé qui avait l'âge d'une lunaison.
Ainsi, il attisa dans mon cœur les flammes qui le consument.
Ainsi, pour s'éteindre, la lumière traversa mon ciel.

Où est-il celui qui de fleurs embellit ma jeunesse ?
Plus rare que les plus rares des perles étaient ses qualités.
Lui, plus beau que les plus belles des images,
Lui, jardin de tendresse plein de fruits délectables,
Lui, viril comme jamais ne le fut un enfant de douze ans,
Lui, que je protégeai toujours de sourates embaumées.
Mais comment repousser le Mal qui dans le dos vous
frappe ?

Oh mon enfant, ne vois-tu pas les pleurs de mon cœur
qui tombent comme pluie ?
Ne vois-tu pas que je me courbe comme un arbre dont
la branche d'espérance est brisée
Et de la cîme où m'avaient élevée mes vœux, ce fut la
chute...
Grâce, mon Dieu, grâce ! Quand viendra-t-il le jour que
j'attends ?
Car vivre d'autres jours c'est pour moi insupportable.
Aies pitié de mon cœur, sans la foi qui l'anime il devient
mécréant.

Je t'aime d'un grand amour

D'un grand, d'un puissant, d'un féroce et profond amour, je t'aime.
Âme de mon âme, je t'aime et souvent je chante en ton nom.
Combien de fois, ô mon amour, m'as-tu promis ta visite ?
J'ai paré ma robe de lumière et libéré mes cheveux de soie.
J'emplis ce jour de soleils et plante ma nuit de lunes.
Je fais de mes vers des chansons et j'inonde de parfums l'espace.
Les élans de mon cœur pour notre rendez-vous manquèrent s'envoler.
Et passent sur moi les secondes, je les compte en éternité
Jusqu'à ce que s'amenuise mon imagination et que s'alourdisse mon chagrin
Là où mon rêve était mirage, aveuglement mon illusion.
Et toi, comme avant tu continues à détruire mon cœur brisé.
Vas-tu, ô mon amour, me laisser endurer la souffrance et le feu ?
Ton absence dans la nuit s'éternise, ô comme elles étaient courtes mes nuits !

Mon sourire s'est effacé, lui qui avait tant d'éclat
Et me voilà, je bois mon verre de tristesse, d'amertume
et de fatigue.
J'erre seule dans la forêt sans en sentir jamais les parfums
Et pour nous le soleil de tristesse se suicide et pleure sur
notre destin.

Dans la mer il tombe sans auréole, enterrant sa chaleur,
sa lumière
Comme si de notre amour la disparition avait tout arrêté
sur terre.
Alors tous mes souvenirs remontent, ils appellent à
l'aide,
Sur des chemins déjà empruntés souvent ils m'entraînent,
Ils me noient dans ces espoirs où s'élevèrent tant de
châteaux.

Ta main repose alors heureuse, tendre et confiante dans
ma main.
Toi seul restes digne de mon sacrifice, restes l'unique
paradis,
Toi mon prince, mon rêve favori,
Tu restes la lumière de mes yeux, mon grand amour.
Mon premier amour tu fus, mon dernier tu resteras.

Comme tu es cruel

Oh toi qui dans ma nuit étais la lumière du jour !
Oh toi qui dans le désert de ma vie étais oasis !
Ne me pose pas de question sur mon malheur, il est sans fin.
Ne me pose pas de question sur mes larmes, elles sont de feu et d'eau.
En elles, la lave des volcans et les vagues des océans se mêlent
Et moi, c'est un rideau de sourire que je fais tomber sur ma tristesse
Maintenant que les jours m'ont fait perdre les plus beaux de mes rêves,
Maintenant que sur la colline les roses se fanent et que s'en va l'oiseau,
Maintenant que le Paradis depuis ton départ n'est plus qu'une errance et un vide,
Ne me pose pas de question, les mots sont morts, le dialogue est fini
Et la féroce douleur enserre mon cœur.

Depuis ton départ, entre moi et le Temps, il y a vendetta !
Oh toi, cruel qui m'a prise toute entière, tu me tyrannises.
Mon cœur avec tout son amour pour toi est ta meilleure demeure,
C'est un jardin rempli de fleurs parfumées et de fruits bénis.
Dans l'impatience, il vit du rêve de notre rencontre.
Oh mon âme, maintenant viens vite à cette rencontre, viens vite !
Oh mon âme, maintenant viens vite dans mon sein, viens vite !

De Oumniyah à Moubarak

Frère, c'est aujourd'hui mon premier anniversaire.
Lève-toi et félicite-moi avec tes bons sourires,
Reviens et donne-moi un jouet, une fleur, un iris,
Reviens et dissipe le nuage de tristesse au ciel de notre
maison
Où ne résonnent plus ces harmonies dont tu étais l'orgue.

Frère, pour maman, reviens-nous avec l'espoir,
Lève-toi et tu la retrouveras, fleur flétrie avant son âge,
Dans un printemps où sont morts la joie et les chants.
Les flots du temps l'ont noyée dans un automne de tristesse,
Après que la mort ait étouffé ses souhaits les plus doux.

Frère, mon anniversaire n'est qu'un sombre jour,
Depuis que tu nous as quittés, ô bien-aimé,
La maison n'est plus qu'un silence coupé de sanglots,
Nous ne sommes plus qu'étrangers qu'un autre
étranger console,
Un père qui s'interroge sur la catastrophe, une mère qui
ne répond pas.

Ta dernière demeure

« Nous avions, près des Pyramides, une maison et nous n'avions qu'un souhait, que cette maison soit celle qui accueillerait, plus tard, Moubarak et sa nouvelle épousée. Mais plus fort et plus cruel fut le destin. La maison que tant aima Moubarak, de son dernier sommeil est devenue l'asile ».

Te souviens-tu de la vue sur l'orangeraie
Près de l'orgueilleuse pyramide, entre les collines,
Là où tu aimais tant t'amuser à l'ombre
Avec tes amis et, parmi eux, Nawal ?
C'est là qu'aujourd'hui, mon fils, ta lumière s'éloigne
de ma vie.
C'est là que l'on t'a détourné de moi,
Et que tu t'es endormi sur un oreiller de sable,
Tandis que la lune affligée avance vers son déclin.

C'est là, mon fils, que tous deux nous parlions si bien.
Tu me disais ton espoir, ton bel espoir
Une fois devenu un homme, un vrai,
Tu voulais habiter cette maison à flanc de colline.
Je me sentais si fière en écoutant tes confidences,
Et j'imaginais les jours à venir,
Mon fils, devenu grand, un homme, un vrai,
Et entre ses bras, sa nouvelle épousée, modèle de beauté.

Ah, comme sous le sourire de l'égarement les illusions
nous noient,
L'eau n'est plus alors qu'un mirage, le rivage un
échafaudage,
Et la maison qui de mes rêves était l'espace,
Jusqu'au jour dernier est devenue leur tombeau.

L'avions-nous bâtie pour que les tempêtes de sable
l'enfouissent ?
L'avions-nous fondée pour que nos larmes l'arrosent ?
Ah ! si nous n'avions jamais eu l'idée de bâtir cette
maison !

Croire

Ne me demande pas la couleur
De mon drame et le pourquoi de mes larmes.
Pas une mère à qui fut enlevé son enfant
N'a connu mon tourment.

Mon enfant, mon aimé, mon espérance et ma vie,
Mon enfant ! Lui, mon père, Lui, mon frère,
Lui plus moi que moi,
Lui couronne sur ma tête,
Lui, mon inspiration, mon génie, le meilleur de mon
chant,
Lui, poésie, rosée et le plus doux des zéphirs,
Lui, bonté, fierté, générosité du regard,
Mon enfant, l'éclat de mes prunelles,
Le rêve de mon sommeil,
Le bonheur de ma vie,
L'invocation de ma prière.

Un assoupissement,
Et tout est perdu à jamais.
Il ne me reste plus rien, que mes souvenirs,
Une chambre qui sanglote sur son maître,
Des jouets qui cherchent sans se résigner leur
compagnon,
Des livres qui demandent quand reviendra leur lecteur,
Des photos que son si doux sourire fait éclater de beauté.
Mon malheur, mon désespoir, mon faible cœur,
Font chanceler mes pas.
Mes yeux ne reçoivent plus que nuit,
Toi, lumière de ma vie,
Dans les ténèbres de la maison,
Morte-vivante je te vois.
Le poids du malheur écrase mes enfants,
Le regard éperdu, ils me demandent : où est notre frère ?
Est-il parti ? reviendra-t-il ?

De chaudes larmes étouffent ma voix, je réponds
Qu'il est là où l'on ne voit pas, au milieu des nuages,
au-delà des étoiles.

Mon enfant !... si tu savais ce que sont aujourd'hui mes
nuits !
Si la terre devenait mon cahier,
Si le mer devenait mon encrier,
Je remplirais l'univers d'un chant de désolation.
Au Miséricordieux, demande qu'il m'accorde pitié,
consolation,
Pour les jours qu'il me reste à vivre,
Je n'ai plus qu'une bouée : ma foi en Dieu.

Sédition

Koweïtienne je suis, fille du Golfe, portant haut la tête
Mon sang est riche de la gloire des Sabbah
D'eux descendent mes filles et mes fils,
Comment des tyrans ont-ils pu devenir nos maîtres
Et ravager cette malheureuse race ?

Par quelles lois gouvernent-ils et se jouent-ils des valeurs établies ?
Ne sommes-nous pas unis par le sang arabe et par cette douce et tolérante religion ?
Comment peuvent-ils revenir au sectarisme qui est pour nous piège et désastre ?
Quelle est cette vilenie qui désunit le Koweït et pousse mon peuple dans le précipice ?

J'en adjure les miens : ne se souviennent-ils point de nos
douces nuits sereines,
De nos charmantes veillées autour du feu nous
réunissant dans une famille heureuse ?
Les conversations n'étaient qu'éloges réciproques, elles
ne respiraient que le bien et la santé.

Rendez-nous la mémoire de ces nuits-là, renoncez à ce
ton rude et sec !
N'avons-nous pas bu le lait du Golfe et vécu ensemble
sur ce désert ?

Ce sont nos aïeux qui hissèrent la voile et voguèrent sur
l'onde tumultueuse,
Ne dispersez pas à tous les vents les pages de nos gloires
passées,
N'extirpez pas la matrice de l'avenir d'une nation
valeureuse,
Et n'allez pas, têtes à terre, comme l'autruche, pour
éviter de voir l'issue funeste.
Cette terre est la perle du Golfe, elle est le diadème de
son front majestueux,
Préservez-le des écueils où butent les consciences et de
la cupidité de ce clan de despotes.

Ô ma patrie, dans mon exil j'ai la nostalgie de ta terre lointaine,
Je la vois malgré l'éloignement enclose dans mon cœur comme si elle reposait en mon giron
Et je pleure et je redoute pour toi l'impitoyable et amère discorde.
La tragédie du Liban est encore là qui plane avec ses couleurs de sang,
Prends garde, ô prends garde qu'ils ne t'abusent et qu'ils ne te poussent dans le précipice.

Lève haut ton flambeau

Dans mon pays, au beau séjour de mes aïeux,
Il y a entre les jours et moi, de longues histoires, de longs secrets,

À mes proches, mes amis, avouerai-je aujourd'hui ma peine,
Peut-être que l'aveu estompera une part de mon souci.

Ô mon pays, tu m'es plus éloigné que la clarté des étoiles
Et pourtant, au fond de moi, ma blessure chante et pleure.

Des étrangers à ce pays, attirés par l'éclat de l'or,
En dehors de tout droit ont usurpé la terre de mes pères et mères,

Ruse et mensonge, telle est désormais la coutume de ces lieux.
Comment, le droit étant lésé, une conscience libre peut-elle être apaisée ?

Dans mon pays, au beau séjour de mes aïeux,
Les gens ont oublié, de désespoir, leur noble histoire,

Rêves et espérances ont fondu en larmes brûlantes
Et des larmes de sang ont coulé, pleurant le droit
enchaîné.

Les vertus parmi les hommes ne sont plus que monnaie
périmée
Et les nuages de l'amour sont emportés par la plainte
amère de la plaie.

Chaque fois que je reviens dans la demeure des miens
je m'y vois étrangère
Et eux, étrangers de même, sur leur terre spoliée.

Nous voici mêlés aux troupeaux de moutons de mon pays
Tandis que des chiens noirs font les bergers et que des
porcs font l'appel.

Peut-être un jour, nous mangeront-ils au nom de la civilisation
Et la conscience s'effondrera et le peuple deviendra la proie de l'envahisseur

Et nous après cette infâmie, nous deviendrons de l'histoire ancienne,
Des vestiges révolus, ô la tristesse des vestiges !

L'on dira : ici était le Koweït, ici était un émirat
Qui, sur mer, avant même que sur terre, hissait l'étendard de la civilisation.

Il avait fendu les vents et fait voguer ses navires sur
l'océan
Avant même que rois, royaumes et cités ne soient nés,

Mais bientôt vinrent les tenter les vanités de civilisations
nouvelles,
Ils oublièrent ce qu'ils étaient, héritiers de traditions
immortelles,

Ô mes jeunes fils, j'ai mis en vous mes plus hautes
espérances,
Entre vos mains, mon pays est un legs et un dépôt.

Réveillez-vous de la torpeur de la conscience, de la geôle
du silence
Avant que le déluge ne submerge les drapeaux de la cité !

Réveillez-vous... ni le feu, ni le pétrole ne sont des mains
sûres,
Non, et vous non plus ne semblez voir les convoitises
obscures.

Rejetez donc tout ce qui brille et dépouillez tout artifice
Et de vos propres mains faites le sûr bouclier de la justice.

Tout ce qui se bâtit sur le sable est poussière de poussière.
Bâtissez en profondeur ce qui jusqu'aux racines du ciel
se dressera.

Ô mon Koweït, ô mon pays, ô ma vie, mon destin,
Voici que je sens s'égarer mon chemin sur la terre.

Prends exemple sur moi, efface ce fard factice
Avant qu'il ne soit trop tard, à la grandeur, réveille-toi !

Ces temps n'entendent pas le sens de la somnolence.
Qui s'endort ici est emporté par le vent des souvenirs.

Ranime en toi la fière jeunesse tendue vers les plus hauts
désirs.
Point de sommeil en ce monde, rien que la vie ou la
mort !

Ressuscite ton immortel passé aux sublimes mélopées.
Lève haut ton flambeau sur les Arabes pour que soient
douces les soirées !

Dialogue avec moi-même

Pousse ma barque vers la lumière, ô mon âme, et mène-
la à bon port,
J'ai assez enduré les affres de la nuit, le souffle de la
mort, la cruauté du sort.

Tu étais une prairie qui narguait l'univers de la magie
de ses couleurs, de ses parfums,
Et te voici transformée en décombres et en ruines, repaire
de hiboux et de corbeaux.

Et voici que les fleurs ne sont plus que paille, la lumière
n'est plus que sombre feu,
L'amour n'est plus qu'un conte que les nuits pleurent
et la rosée plus que larmes sur les paupières.

Ô mon âme, si tu tenais mon sort entre tes mains,
Si tu régnais sur la passion au dedans de mon être,
J'aurais tout supporté avec patience, avec hauteur, pour
trouver dans l'oubli quelque bonheur.

Mais dans les remous de l'amour, j'ai perdu tout ce qui
restait en moi de volonté
Et j'ai trébuché sur le chemin de ma vie comme une
ombre courant après quelqu'un.

Amour, ô toi le refuge des malheureux, toi la grâce du
Tout-Gracieux,
Sans toi, point n'aurais-je vu la lumière de Dieu, point
n'aurais-je goûté la douceur de la foi.

Sans toi, j'aurais roulé au fond du précipice, point ne
serais-je montée au zénith du sacrifice,
Aussi, sauve ma barque, mène-la à bon port , apaise les
tourments de l'absence
Et rends-moi le pacte d'amour qui fait que d'avril le cœur
voit le retour.

Point ne me blâme

Point ne me blâme, ô mon aimé, si ma douleur perdure,
Si l'éclat de mes jours a pris couleur obscure,
Si je tourne les yeux vers le tendre amour heureux,
Si je me jette entre tes bras y déposant mon feu.
A qui plaindrai-je ma souffrance et sur qui me jetterai-je
Moi qui n'ai que toi pour unique refuge ?
Tu m'es plus proche par l'amour juré, que par mes entrailles.
Accueille donc un peu de ma peine et supporte mon malheur,
Tu es mon père et ma mère, tu es mon aimé, mon jumeau.

Ah ! si tu savais le drame de mon sombre parcours.
Comment le conter quand mes mots se noient dans mon
désespoir,
Comment le dire quand, dans ma bouche, se retranche
mon discours,
Quand le silence envahit mon chant et se défait la
mélodie,
Quand le destin agresse ma faiblesse de sa violence
d'assassin
Et va fauchant dans ma nuit, la lumière des étoiles,
Pour me laisser, la vie durant, au fond d'une nuit noire,
Pour transformer le soleil en feu que seule la fièvre
surpasse.
Ce sort, le mien, m'est ennemi, tel un vorace enfant,
Et nourri d'infâmie, qui, passé l'âge de la bonté,
S'éprend de mal, de cruauté, comme si jamais n'en fut
sevré.
Il déverse en moi le désespoir tel un impétueux torrent.

Ô protège-moi, ô mon aimé, de mon sombre destin,
Et sauve-moi, ô mon prince, des précipices du néant.
Comment ai-je trouvé au matin de mes jours, la nuit des
funérailles,
Je suis dans la fleur de mon âge... ô toi, ravive mes
bourgeons,
Rends-moi la splendeur de la vie et mon charme illuminé,
Promène-toi en ma jeunesse telles de douces brises,
Et resplendis sur mon printemps de tes grâces exquises,
En tes chansons enfin vibre de confidences d'amoureux,
De la terre du désespoir enlève-moi vers les plus hautes
cimes.

Moi et l'invisible destin

Comment, ô mon cœur, as-tu subi à toi seul, toutes ces peines,
Supportant une vie amère, buvant une coupe pleine ?
Pourquoi l'invisible destin a-t-il fermé devant moi toute porte,
M'abreuvant sans compter de tourment et d'affliction ?
Pardonne-moi, Seigneur si j'ai égaré ma juste raison,
Si, à tort, j'ai accusé le destin et parlé de la sorte,
Bien qu'au fond de moi-même la lumière soit diffuse,
Ce n'est point quelque égarement qui m'agite, quelque doute qui m'abuse,
Quelque reproche qui m'anime envers ton Être, ou quelque plainte
Car pour la foi, je suis au plus haut du parvis du sanctuaire.

Mais sur le chemin de la jeunesse, je suis, Seigneur,
comme perdue
Et mes rêves les plus radieux de noirs nuages sont revêtus.
Ô, mon Dieu, était-ce ton arrêt, en Ta sourate première,
Que je voie les rêves de ma vie se muer en mirage et en
vaines visions
Et mes vœux comme des étoiles errantes se perdre parmi
les nuées ?
Est-ce ainsi que la vie se suicide, que se défait la jeunesse
Quand, pourtant, je vois mon cœur toujours jeune tel
un bourgeon
Et mes fantasmes tomber sur les jours comme des
étoiles filantes ?
Comme je t'appelle, ô mon Dieu, y-a-t-il pour moi
quelque réponse ?

Prière

Mes mots sont amers comme l'aloès et brûlants comme
mes larmes,
Depuis que la main de la mort faucha le plus cher de
mes cierges,
Et que la meule du malheur ne cesse de me broyer,
Ah... cruauté de l'absence des biens-aimés, cruauté de
ma nostalgie,
Ah... le cri de ma douleur, les gémissements de mon
amour,
Et cette nuit qui sans répit me torture !
Ah... ce noir du plus sombre noir, répandu en tous
lieux !
Ô mon Dieu... accepte ma prière, ma soumission et ma
ferveur,
Elles sont mon offrande à ton Être, du sein de ma soif
et de ma faim,
Pour retrouver mon fils, parti sans retour.

TABLE DES MATIERES

Ouverture	11
L'Avion de la mort	19
Ah ! si	25
Avez-vous oublié ?	33
Un jour au paradis	39
Ciel, verse ta pluie	45
Cœur trompeur	53
Révolte	59
Questions	63

Je t'aime d'un grand amour 69

Comme tu es cruel 73

De Oumniyah à Moubarak 77

Ta dernière demeure 83

Croire 91

Sédition 97

Lève haut ton flambeau 105

Dialogue avec moi-même 113

Point ne me blâme 119

Moi et l'invisible destin 125

Prière 129

Cette édition du recueil de Souad AL-SABAH, *A mon Fils*, a été tirée à 500 exemplaires sur papier Couché.

EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris